

Marguerite ANDERSEN

# Le figuier sur le toit



roman

Extrait de la publication



## LE FIGUIER SUR LE TOIT

DE LA MÊME AUTEURE CHEZ LE MÊME ÉDITEUR :

*De mémoire de femme*, roman, Montréal, Quinze, 1982. Prix du *Journal de Montréal*. (Jeunes écrivains). Épuisé. Nouvelle édition revue et corrigée, Bibliothèque canadienne-française, Ottawa, L'Interligne, 2002.

MARGUERITE ANDERSEN

# Le figuier sur le toit

Roman

2<sup>e</sup> tirage

Collection « Vertiges »

 LES ÉDITIONS  
L'INTERLIGNE

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Andersen, Marguerite

Le figuier sur le toit : roman / Marguerite Andersen.

(Collection « Vertiges »)

ISBN 978-2-923274-49-2

I. Titre. II. Collection.

PS8551.N297F44 2008

C843'.54

C2008-906543-3

Les Éditions L'Interligne  
261, chemin de Montréal, bureau 310  
Ottawa (Ontario) K1L 8C7  
Tél. : 613-748-0850 / Téléc. : 613-748-0852  
Adresse courriel : [communication@interligne.ca](mailto:communication@interligne.ca)  
[www.interligne.ca](http://www.interligne.ca)

Distribution : Diffusion Prologue inc.

Papier ISBN : 978-2-923274-49-2

PDF ISBN : 978-2-89699-097-9

ePub ISBN : 978-2-89699-098-6

© Marguerite ANDERSEN et LES ÉDITIONS L'INTERLIGNE

Dépôt légal : troisième trimestre 2009

Dépôt légal : quatrième trimestre 2008

Bibliothèque nationale du Canada

Tous droits réservés pour tous pays

*Chaos is merely order  
waiting to be deciphered.*

José Saramago





I

VIEILLESSE

*C'est un dur travail que de vieillir.*

Doris Lessing, 88 ans

Prix Nobel 2007



TOUTE LA SEMAINE, la vieille dame se couchera de bonne heure ; pas de longues lectures le soir, pas de télévision non plus, non, un régime comme il faut, raisonnable, puisque samedi 18 octobre, jour de sa fête, elle doit être d'attaque : le coiffeur va venir lui couper les cheveux à onze heures, après sa visite elle prendra une salade de saumon, bon pour combattre l'ostéoporose qui lui fragilise sournoisement le tissu osseux, puis elle fera une petite sieste, de quoi se reposer une demi-heure et de rendre en même temps sa coiffure plus désinvolte ; elle tient à l'aspect rebelle de ses gros cheveux gris blanc, les ébouriffe souvent durant la journée. Une manie, ça ? Qui n'en a pas ?

Mais est-ce tout ce qui lui reste de rebelle, une tignasse un peu sauvage ? Toute sa vie, elle a questionné règlements et directives, avec plus ou moins de succès. Est-elle finalement fatiguée d'écouter les nouvelles à la radio, de lire les journaux, rapports, procès-verbaux, de voir défiler les images à la télévision, de recevoir une multitude de renseignements de toutes sortes sur les catastrophes indescriptibles, les guerres, les crimes, les injustices, la pollution et les désastres variés qui surviennent dans le monde ? Et que dire de la corruption se propageant comme une

mauvaise herbe ? Désensibilisée, est-elle devenue neutre ou défaitiste devant le déluge des calamités ? Est-elle prête à décommander le journal, à éteindre la télé, la radio, au moment des nouvelles ? Ce serait logique, mais elle ne le fait pas, elle reste curieuse, ne veut surtout pas manquer ce qui pourrait après tout se révéler positif.

L'indifférence et le pessimisme lui paraissent comme une lente descente vers le néant ou la mort, deux notions impossibles à définir clairement. Abîme noir ? Grise incertitude ? Si quelqu'un pouvait lui tirer dessus, là, maintenant, quelques balles et ce serait fini, lui donner un bon coup de poing sur la tempe ou dans la nuque, elle n'aurait plus besoin de surveiller son corps vieillissant, d'attendre la fin. Selon Camus, il est naturel de nourrir cet espoir d'être abattu au coin d'une rue, en pleine course, d'une balle à la tête, possibilité à laquelle la vieille dame ajoute une ou deux autres : la rencontre d'une voiture hors contrôle, d'une bicyclette arrivant derrière elle, illégalement, sur le trottoir, et la renversant tout à coup ; la deuxième, une crise cardiaque durant le sommeil, ce serait évidemment la solution idéale, mais en attendant ce qui ne semble pas vouloir advenir et ce dont elle ne veut pas vraiment non plus, sauf peut-être quand elle est excessivement fatiguée, elle continue de vivre.

Marguerite a quatre-vingt-quatre ans. Évidemment qu'elle se sent mal de temps à autre, elle observe alors attentivement son corps et ses diverses fonctions ; elle est parfois prise d'une angoisse diffuse, surtout en se réveillant le matin, avant de se lever pour échapper à des pensées noires, imprécises et désagréables — je me lève et tous mes soucis s'envolent, dit-elle — alors que ses jambes sont raides comme des manches à balai. Elle se hâte d'aller à la salle de bain, son appartement n'est pas grand, il faut dix-

neuf pas pour aller de son lit aux lieux d'aisances, elle les a comptés, elle sait bien qu'une demi-heure plus tard ses jambes fonctionneront mieux, malgré les quatre fractures encourues accidentellement puis réparées avec des bouts de métal et des vis par des chirurgiens habiles, toutefois la vessie ne peut attendre, il ne faut pas exagérer, quatre-vingt-quatre ans, ce n'est pas rien, une chance qu'elle n'ait que rarement besoin de se lever la nuit, résultat probablement de son éducation dans un milieu bourgeois européen qui lui déconseillait de fréquenter les toilettes publiques et l'incitait par là à développer ses muscles sphinctériens. Petite, elle avait décidé de devenir dame des toilettes, tant cette profession lui semblait utile.

Quatre-vingt-quatre ans. Quatre fractures, des mois dans le plâtre, puis des mois plus longs encore de rééducation physique. D'autres accidentés se seraient plus ou moins contentés d'une vie en fauteuil roulant mais pas elle, oh non, elle est forte comme tous les membres de sa famille. Fort, dans la famille on est fort, on a des muscles, on a du courage, de l'endurance, on a un peu honte quand on est malade, on déteste avaler des médicaments, on prend rarement un congé de maladie, on ne se plaint pas souvent, on a du mal à demander de l'aide, on essaie de se débrouiller seul, même quand on est d'un âge avancé.

Marguerite n'est pas la personne la plus âgée de la famille : ses parents et sa sœur Eva sont morts avant d'avoir atteint quatre-vingt-quatre ans, mais l'autre sœur, Christa, a quatre-vingt-dix ans et encore toute sa tête, comme on dit. Toutefois, elle vit en Allemagne et ne quitte jamais sa maison, elle ne compte donc pas... Enfin, pas vraiment, à une telle distance. En tout cas, elle ne sera pas de la fête.

Sybil, la fille de Christa ? Trop occupée, celle-là, et de plus, elle préfère la France au Canada où elle est déjà venue

deux fois. Les cousins et cousines de Marguerite, tous à peu près du même âge qu'elle et rigoureusement sédentaires, n'ont que rarement quitté l'Europe et ne veulent point prendre un avion pour aller fêter leur vieille parente au Canada, pays peu civilisé, pensent-ils, essentiellement de forêts et de lacs. Ce n'est pas pour autant que la vieille dame aurait voulu annuler la fête.

Samedi, le coiffeur parti, le petit repas pris, la sieste terminée, elle prendra un bon bain parfumé à l'huile de lavande, ce qu'elle fait tous les jours même si, en sortant de l'eau, elle doit, pour ne pas se casser quelque chose, exécuter des mouvements assez compliqués, évaluer d'abord la force de ses biceps, de ses fléchisseurs et de ses muscles pédieux, s'accrocher ensuite de la main gauche à une poignée fixée au mur, commencer la sortie en se penchant vers la droite et en appuyant son avant-bras droit sur le bord de la baignoire, composant ainsi de ses jambes et de ses bras diverses figures géométriques. Puis si la cuve semble glissante, qu'elle y a versé trop d'huile de bain à la lavande — plante qu'elle aime beaucoup et dont le parfum lui rappelle les étés passés dans les Alpes de Haute-Provence — elle décide de changer de position, se retourne, place les deux mains à plat, au fond de la cuve, s'appuie sur elles, se met à genoux, pose la main gauche sur le rebord de la baignoire tout en s'agrippant de la droite à un porte-serviette en acier et se relève finalement. C'est un exercice dangereux, la vieille dame en est consciente, un risque inutile. Un de ces jours il faudrait renoncer au bain et s'habituer à la douche qu'elle n'aime pas mais qui demanderait moins d'acrobaties et simplifierait ainsi la toilette matinale. Et elle lui ferait gagner du temps, ce qui semble de plus en plus nécessaire.

Marguerite n'aime pas perdre son temps mais doit malheureusement constater qu'en vieillissant elle en perd à longueur de journée. Tout mouvement physique — combien en fait-on par jour? — lui prend quelques secondes de plus qu'avant. Et le mental? Parfois il lui faut un court instant pour se rappeler un nom, un numéro de téléphone, le titre d'un livre. Ces apparents arrêts du fonctionnement de son cerveau l'énervent, le redémarrage exige des efforts exaspérants; elle craint alors de tomber dans la confusion plus ou moins totale du gouffre de l'oubli où tant d'autres végètent déjà.

Après le bain, elle choisira la robe qui lui fera envie, la grise qui lui va si bien ou alors celle, bleue foncée, qu'elle vient d'acheter mais dont elle n'est pas encore tout à fait sûre. Il y a aussi l'ensemble beige, pantalon, veste col mandarin, qui lui donne une silhouette un peu plus mince, plus élancée. On verra, dit-elle à son amie Louise qui vient de lui téléphoner, tu me connais, tout dépend toujours de l'inclination du moment. La bleue? La grise? L'une ou l'autre, c'est entendu. Je mettrai les chaussures appropriées vers 16h30, pas avant, on ne sait jamais comment les pieds réagiront à se trouver plus emprisonnés que d'habitude.

Ponctuels, ses fils Martin et Michel arriveront samedi après-midi à 17h, elle leur servira un petit verre avant de descendre avec eux à la salle de réception. Les deux hommes n'aiment pas trop cette salle qui en vérité est un peu maussade; avec ses sofas sombrement fleuris, ses chaises droites et ses murs peints en vieux rose, elle fait, il faut bien l'admettre, « confortable asile de vieillards ». On y oublie facilement que 30 % des locataires sont des « jeunes » de moins de soixante ans et qu'il y a même quelques bébés dans cet immeuble subventionné par le gouvernement qui tient à en faire un établissement modèle intergénérationnel.

Marguerite est consciente du fait que ses fils la regardent vieillir. Chaque rencontre est une sorte d'examen. Elles ne sont ni nombreuses ni rares, elles se font volontiers, une dizaine de fois par année. Martin et Michel se demandent si leur mère est encore capable de faire ceci ou cela, de se baisser pour ramasser un bout de papier qui traîne, par exemple, ou bien s'il y a des signes d'une caducité destructive. La tête, ça va, se rassurent-ils probablement, mais as-tu vu... Marguerite aimerait savoir ce qu'ils se disent d'elle, la visite terminée. Elle comprend qu'ils espèrent glaner des détails utiles sur cette longévité en apparence santé et apparence autonomie, qu'ils espèrent imiter. Bien plus jeune que ses frères, Annie, leur sœur, demi-sœur pour être précise, s'inquiète un peu moins, elle a raison d'ailleurs, elle est en parfaite santé. À la voir on pourrait penser qu'elle fait partie de la génération des petits-enfants de la vieille dame.

Annie et sa partenaire Maureen auront, vendredi soir, embelli cette salle à force de plantes vertes, de fleurs, d'effets de lumière jouant sur de grandes photos de Marguerite, la montrant durant les différentes étapes de sa vie. Elles auront dépensé une fortune pour ces agrandissements, mais enfin, une dentiste et une avocate, ça peut se le permettre et probablement se servir des reçus au moment des impôts.

Les cartons d'invitation spécifient que l'apéritif sera servi à partir de 17 h, le dîner, à 18 h 30. Marguerite sera prête.

Quatre-vingt-quatre, ce n'est pas un chiffre rond. Mais la considération du quatre-vingt-cinquième anniversaire, chiffre rond et dans un sens plus marquant, avait laissé entrevoir de nombreux problèmes de coordination, des membres de la famille se trouveraient au loin, certains en Afrique, d'autres en Amérique centrale,



du Sud aussi, en Asie. De fait, il aurait fallu retarder la célébration jusqu'en 2010.

— Me faire attendre pendant que vous vous promenez, s'était exclamée la vieille dame, c'est bête! Qui sait ce qui va m'arriver entre-temps? Et, dites-moi, que faites-vous donc, lors de ces voyages, dans ces pays lointains? J'imagine que vous n'y allez pas juste pour prendre des photos?

Naturellement on s'était mis d'accord pour l'année 2008. Et tel que prévu, la famille tout entière répondra samedi à l'appel.

Drôle de famille, dit sa fille qui n'a que quarante-cinq ans et à qui, puisqu'elle habite à quelques minutes seulement de l'immeuble où demeure sa mère, revient la pénible tâche de prendre soin de la vieille dame quand celle-ci signale que cela est nécessaire, ce qui n'arrive pas tous les jours, mais toutefois assez régulièrement, disons une ou deux fois par semaine.

— Je manque de piles pour mon appareil auditif. Tu...? Merci.

— Je ne trouve pas mes lunettes... Tu pourrais venir voir? Ah bon... dans la salle de bain? Merci.

— Mon quoi? Mon dentier? Ah non, excuse-moi, je ne te l'ai pas dit, je l'ai retrouvé... dans mon lit... Oui... Non, je préfère dormir avec... Au cas où quelqu'un m'appelle... Ma voix est alors plus normale.

— C'est vrai.

— Je ne sais pas ce que j'ai ce matin... Louise m'a dit qu'elle viendrait, mais...

— Maman, je dois être en cour, dans trois quarts d'heure, Maureen est déjà partie, je dois emmener la petite...

— Ah, bon...

— D'accord, je passerai après avoir déposé Alasia à son école. Mais je n'aurai que deux ou trois minutes. Juste le temps de te voir sourire, Marguerite.

La vieille dame est touchée. Ce n'est pas tous les jours qu'Annie lui fait de tendres compliments.

Son sourire. Fréquent, presque automatique. Aimable? Marguerite trouve que sur certaines photos il lui donne l'air de vouloir mordre.

— Drôle de famille, explique Annie à Maureen, pas étonnant que la moitié des jeunes soit partie voir ce qui se passe ailleurs, en Europe, en Afrique, au Japon, au Nicaragua, au pays de Galles, au Nunavut... Ma pauvre mère qui essaie de retenir tout ça...

— ...Quelle pauvre mère? Tu la sous-estimes, chère. D'abord, heureusement, elle n'est pas pauvre. Puis, elle a l'esprit clair et net, ta mère. Elle a de la chance!



Enfin, demain ils seront tous là: les trois enfants de Marguerite, ses trois belles-filles, mères de ses sept petits-enfants auxquels il faudra ajouter Alasia, petite Inuite qu'Annie et Maureen hébergent pendant que Maureen lui répare les dents — dans l'espoir de pouvoir l'adopter bientôt — ses trois arrière-petits-enfants, les partenaires, les parents et les amis des uns et des autres. Une grande famille heureuse.

Et les jours suivants ils viendront la voir chez elle, individuellement ou en petit groupe, ils lui feront bien ce plaisir, ils auront le temps étant donné qu'ils resteront si possible une semaine ou deux à Toronto, histoire d'avoir des billets d'avion à meilleur prix et d'aller voir des amis auxquels ils parleront de cette aïeule qui s'entête à continuer de vivre

seule, au sixième étage d'un immeuble, et qui refuse, on la comprend, d'aller s'installer au sous-sol, chez un de ses fils ou chez sa fille. Elle aimerait plutôt déménager au neuvième étage d'où elle verrait le lac Ontario de ses yeux qui sont restés assez bons, enfin, surtout le gauche.

Qui s'occuperait de l'éventuel déménagement, a demandé Dora, la gérante de l'immeuble, auprès de laquelle Marguerite a commencé les démarches. La vieille dame aurait voulu s'enquérir si c'était vraiment de ses oignons mais s'en est abstenue.

— J'engagerai des déménageurs professionnels, a-t-elle déclaré pour clouer le bec à cette employée qui s'obstine à vouloir prendre soin de tout et qui devrait savoir que Marguerite est une femme forte malgré les petits et les grands inconvénients de l'âge, assez intelligente aussi pour savoir qu'un déménagement si petit qu'il soit (dans ce cas-ci, rien qu'un transfert d'un étage à l'autre, dans le même immeuble et évidemment par ascenseur), ce n'est pas à quatre-vingt-quatre ans que l'on peut faire ça tout seul ou rien qu'avec des amis.

Quatre-vingt-quatre ans... Le quatrième âge, qui d'après *Le Robert* commence à soixante-quinze ans, est-il déjà terminé? Et le cinquième? Est-ce qu'il y en a un? Combien d'années comprend-il? Marguerite, va-t-elle atteindre le chiffre magique de quatre-vingt-dix ans et puis même de cent ans? Dans quel état? La vieille dame y réfléchit à contrecœur. Elle a lu quelque part qu'en 2007 la France comptait 6 000 centenaires dans une population de 64,5 millions, qu'apparemment l'Hexagone jouit d'une des plus longues espérances de vie au monde. Et il y a de la compétition: *Der Spiegel*, hebdomadaire allemand, annonça la même année que plus de 10 000 centenaires vivaient en Allemagne, pays avec une population de 82 365 millions.

Pas mal, pas mal, tout ça. Pour le Canada, les chiffres sont encore plus réjouissants : 4 635 centenaires sur une population de 33 095 millions d'habitants... Seulement, aucun journaliste annonçant ces bonnes nouvelles ne s'étend sur l'état de santé des gens en question. La plupart de ces centenaires, imagine Marguerite, sommeillent de façon plus ou moins permanente dans des hospices, sans même savoir quel jour il est, quelle année. C'est un avenir auquel elle ne veut penser.

Serait-ce héréditaire, cette énergie qui lui a permis de survivre sans trop de cicatrices, chagrins, accidents, déconvenues, dépit, débâcles, rejets, pertes et humiliations ? Est-ce cette faculté qu'elle a de pouvoir dormir chaque nuit, tranquillement, n'importe où, dans n'importe quelle sorte de lit ou même sans lit, sur un simple matelas, par terre, faisant de beaux rêves comme on dit. Dormir en rêvant, que ça fait donc du bien ! Le soir, conseille-t-elle à ceux qui veulent bien l'entendre, avant de vous endormir, dites-vous tout simplement que la vie, toute catastrophique qu'elle est, vaut la peine d'être vécue. Ça influencera vos rêves. Et elle ne s'arrête pas là : Vous verrez, cela fait du bien, c'est facile, ça vous gardera en vie. Je pourrais vous présenter une dame de quatre-vingt-douze ans qui habite seule, elle aussi, oui, dans mon immeuble, une ancienne danseuse qui refuse de se servir d'une marchette et peut encore faire quelques pas de French Cancan... Elle ne me tient pas au courant de ses rêves, non, mais en tout cas, elle semble encore toute joyeuse et parfaitement lucide.

Elle leur fait d'autres discours. Elle n'aime pas, par exemple, qu'on l'appelle maman, mum, granny, Omi, mémé, mamie ou grand-mère, elle qui, enfant, appelait ses parents par leurs prénoms : Theo et Martha, Ma la plupart du temps, abréviation qui évite d'évoquer la

Marthe du Nouveau Testament, soumise et bonne ménagère. Les enfants et petits-enfants restent un peu confus devant toutes ces directives, mélangent les termes affectueux de l'enfance et le prénom servant à distinguer les uns des autres, malgré ce qu'elle leur dit :

— Ce sont les curés, médecins, juristes et hauts fonctionnaires qu'on nomme par leurs titres. Si vous voulez, vous pouvez m'appeler professeur ou docteur, et si vous tenez à y attacher le *e* muet du féminin, allez-y. Avec vos enfants faites comme bon vous semble, mais en ce qui me concerne, je préfère que vous m'appeliez par mon prénom, qui est simple, facile à prononcer même pour un petit enfant, Marguerite, bien plus facile en tout cas qu'Antoinette, Eléonore ou Murasaki. Qui c'est ? Voyons ! Une écrivaine japonaise, du 11<sup>e</sup> siècle. Vous devriez lire son roman, il est long mais il est génial et existe en livre de poche. Puis, notez, je vous rends la pareille, je ne m'adresse jamais à vous en vous qualifiant de fils, fille ou petite-fille ? Mais je sais bien, vous continuerez à m'appeler comme vous voulez, il n'y a pas de doute.

— Calme-toi, maman, on a compris.

C'est Michel, ancien sous-ministre adjoint au ministère des Finances, qui vient de trancher ainsi. La vieille dame sourit en se rappelant cet incident durant lequel Martin, l'homme entrepreneur à succès solides, était resté muet se pliant aux directives émises par son frère toujours subtil, courtois et en même temps décisif. Martin préfère le laisser-faire, il aurait pu souligner que les goûts, les couleurs et les coutumes, y compris la manière de parler, ne se discutent point, mais il s'est tu. Dès la naissance de Michel, il en avait été ainsi. Probablement à cause du poids du nouveau-né, 4 kg 800 alors que lui, Martin, deux ans avant, n'en avait pesé que 2 kg 500. Et quand il s'était

penché pour la première fois sur le moïse du « petit », celui-ci lui avait, en souriant, attrapé les cheveux et les lui avait tirés de toutes ses forces. Merde alors, s'était dit Martin qui venait d'apprendre cette expression de son père. Par la suite, étant donné que Marguerite lui avait défendu de donner des coups à qui que ce soit, il avait gardé ses distances.

Naturellement, ils ont plus tard joué ensemble, se sont développés sans trop s'éloigner l'un de l'autre, mais c'est seulement au moment de la retraite du sous-ministre adjoint, à l'âge de 59 ans — mais que vas-tu faire de ta vie, demanda Marguerite, que va faire ta femme, retraitée elle aussi, à cinquante-sept ans, c'est ridicule ; vous n'êtes pas malades et vraiment on ne veut pas de fainéants dans la famille — que les relations entre les deux frères se sont finalement détendues au point où ils ont de temps en temps de vraies discussions. Elle les verra samedi, se réjouira de l'harmonie qui règne entre les deux hommes.

Déjà mardi, le temps passe trop vite, se dit Marguerite tout en se reprochant de ne pas éviter ce cliché. Prise de curiosité quant aux préparatifs qui se font pour la fête, elle quitte son appartement, prend l'ascenseur pour descendre au rez-de-chaussée où l'on entend des voix, des pas pressés, de la musique venant de la salle de réception. Marguerite est heureuse d'y voir Charlotte, une de ses six petites-filles, en train de s'entretenir avec Louise. Elles rient, elles gesticulent, dans la cuisine quelqu'un ouvre et ferme énergiquement placards et tiroirs, ça doit être le traiteur en train d'examiner ce qu'il y a et ce qui manque.

Parlent-elles politique peut-être ? Charlotte, étudiante en droit, férue de justice sociale, est constamment préoccupée par des problèmes d'immigrants et de réfugiés frais débarqués, forcés d'accepter du travail pour un salaire

minimum dans un pays qui ne veut pas trop reconnaître leurs diplômes acquis ailleurs. Samedi, elle va probablement en emmener au moins deux. Ils n'ont pas été invités personnellement? Tant pis, ne faut-il pas toujours garder une ou deux places pour les nécessiteux? Charlotte s'y connaît, elle pourrait tenir des discours sur le sujet. Louise, Québécoise de souche transplantée par ses parents en Ontario, à Toronto, donc dans un sens personne déplacée elle aussi, lui donne volontiers raison. Mariée puis divorcée, elle est à tour de rôle et à temps partiel l'assistante et toujours l'amie de Marguerite. De vingt ans plus jeune que la vieille dame, elle vient au moins une fois par semaine le matin, vers neuf heures, s'en va à midi prendre le déjeuner avec des personnes de son âge ou avec son ex-mari, Pierre, qui voudrait bien qu'elle retourne au Québec avec lui. Non, dit-elle chaque fois qu'il recommence à le lui proposer, à le lui redemander en faisant toutes sortes de promesses. Je ne veux, je ne peux pas quitter Marguerite après tout ce temps, je fais pour ainsi dire partie de la famille.

Charlotte est bien contente de le savoir, elle sait que d'ici cinq ou six ans Marguerite aura de plus en plus souvent besoin d'aide. Elle a vu des reportages sur les maisons de retraite, elle ne veut pas que sa grand-mère y aille, pas question. Elle-même, son frère Stéphane aussi, Annie, bien sûr, Louise, Élise, chacun pourrait y aller une fois par semaine, se dit-elle. Je trouverai le temps, Khaled comprendra. Khaled est le petit ami de Charlotte, ancien professeur de physique qui termine ses études d'art culinaire, d'ailleurs il est là, Marguerite le voit. Il lui semble petit. Charlotte va-t-elle faire comme ses sœurs? Bien sûr, elle est encore jeune, elle n'a que vingt ans. Khaled l'Égyptien disparaîtra probablement de sa vie, mais, chose

remarquable, dans cette famille qualifiée de drôle tout à l'heure par Annie, les femmes de la jeune génération sont généralement assez grandes, fortes mais pas grasses, musclées plutôt. Junoniennes, elles tendent à choisir des partenaires de petite taille. Quand Stéphane, le seul garçon de la génération des petits-enfants de la vieille dame, se retrouve avec ses trois sœurs et trois cousines, il dépasse toujours, enfin, presque sans exception, de plus d'une tête leurs partenaires. Regardez ma tête de turc, dit-il et s'excuse aussitôt, je suis navré d'employer aussi bêtement des formules colonialistes. Que je sache, pas une seule goutte de sang ottoman ne coule dans mes veines, enfin sait-on jamais avec qui nos aïeules se sont accouplées, vraiment ! Les vérifications sont maintenant possibles, continue-t-il dans sa qualité de futur médecin, peut-être devrait-on en faire à la naissance de tout enfant, les gens en prendraient l'habitude, n'y verraient finalement aucun mal, au contraire, cela rassurerait les hommes. Et les arbres des généalogistes auraient des racines moins fictionnelles.

De fait, Louise et Khaled sont en train de convaincre le traiteur, une spécialiste de vrais produits organiques, qu'il vaudrait mieux asseoir les invités à des tables pour huit personnes, comme au Club Méditerranée, au lieu de les placer à une grande table en forme de fer à cheval. Ça serait plus de travail pour le personnel ? Il faudrait deux serveurs de plus ? Il faut ce qu'il faut. Louise voit mal Marguerite présider à une seule table accommodant plus de trente personnes, surtout qu'elle a de la difficulté à comprendre ce que les gens disent quand il y a plusieurs discussions en même temps, comme dans la première scène de *Rhinocéros*, pièce que Louise a vue à Montréal et que Khaled est en train de lire. Marguerite s'en mêle, confirme sans honte que, oui, les conversations entrecroi-



sées la confondent. Et voilà que Louise impose sa décision, selon le principe que le client a toujours raison, comme si l'événement était à ses frais alors que ce sont les fils de Marguerite qui ont signé le contrat sans toutefois penser aux menus détails.

Cette petite bataille de gagnée, Marguerite a envie de remonter chez elle. Elle sort de la salle, marche comme toujours penchée légèrement en avant, l'échine courbée. Depuis longtemps Annie le lui fait remarquer au moins une fois par semaine. Déjà quand elle était petite mais en âge de lire, elle gardait la tête penchée même si elle ne lisait pas et Ma lui disait de se tenir droite, la menaçait de lui attacher un cintre en bois aux omoplates pour qu'elle devienne droite comme un peuplier.

Droit, grand, mince, élancé, l'idéal de Marguerite quant à la forme humaine et, pas seulement ça : la girafe qui court la tête haute lui semble plus attrayante que l'hippopotame pesant des tonnes, sortant laborieusement de l'eau boueuse d'une rivière africaine, la gueule rose grande ouverte, montrant des dents d'un ivoire plus fin que celui des défenses d'éléphant, le lévrier lui plaît davantage que le Loulou de Poméranie. Mais enfin, les raisons d'aimer varient et qui, se demande Marguerite, se réjouirait de vivre dans des lieux monotones où tous les arbres seraient de la même espèce ?

Elle revoit les arbres de ses jardins, pins, bouleaux, cerisiers, poiriers, et pruniers du jardin berlinois, les eucalyptus d'Addis Ababa, les oliviers du Midi, les érables du Canada, pense aux chênes et pruniers à mirabelles du grand jardin de la maison au bord de la mer Baltique, au figuier du misérable petit jardin tunisien produisant de délicieuses figues vertes. Le matin, les enfants dormaient encore et tout était tranquille, elle en cueillait une ou deux, les dégustait tout

de suite, vraiment, il faut employer ce verbe déguster qui exprime si bien le délice d'une figue, fraîche encore de la nuit, fondant dans la bouche...

À Toronto, certains immigrants italiens penchent, avant que l'hiver ne s'installe, la cime du figuier de leur cour vers le sol, l'y enterrant, — phénix à libérer au printemps. D'ailleurs, elle a trouvé cet été un figuier chez le fleuriste du coin qui s'efforce d'épater ses clients torontois par un étalage de plantes exotiques, un tout petit, avec pas plus de sept feuilles et un tronc, si l'on peut appeler ainsi une tige d'un diamètre de six millimètres à peu près. Elle l'a mis dans un vieux tonneau sur le toit de l'immeuble et cet arbrisseau encore chétif a maintenant l'air de vouloir produire une toute petite figue avant la venue de l'horrible hiver, elle sera évidemment moins bonne que les figues inoubliables de l'autre arbre, mais un délice quand même, surtout qu'au marché St. Lawrence, à cinquante mètres de l'immeuble qu'elle habite, les figues importées de Californie se vendent 1 \$ ou plus la pièce, ce sont des figues qui doivent subir de longs voyages dans des containers réfrigérés et obscurs, ce qui incommode probablement ces fruits créés selon certains Américains par le design intelligent d'un bon dieu mais plus sûrement par le processus appelé évolution et surtout le travail des cultivateurs. Quand la vieille dame monte à la terrasse, elle s'extasie devant son figuier, calcule déjà comment elle va le pencher vers le sol pour le protéger d'une fin prématurée. S'imagine-t-elle qu'elle pourrait de la même façon protéger son corps ? Cacher sa tête blanche pendant quelques mois, courber l'échine puis se redresser, recommencer sa vie ? Pas recommencer au début, ah non, ni en tant que fillette genre garçon manqué, puis adolescente maladroite, elle n'a pas envie de revivre l'époque hitlé-

rienne, par contre n'aimerait-elle pas reprendre la vie à quarante ans, cinquante peut-être ? Mais ça ne veut rien dire... reprendre... recommencer...

Elle ne se fait pas d'illusion, elle se sait destinée à la mort, comme tout le monde et surtout les personnes âgées, même si elle tente de prolonger ce qui devient de plus en plus difficile à vivre : son existence. Qui ne le ferait pas ? Mourir sans savoir ce qui vient après, sachant que la réalité s'arrêtera, le mouvement, la voix... Qui resterait imperturbable devant un tel avenir ?

Calcium, minéraux, vitamines, Stéphane n'y croit qu'à moitié et le lui a dit, mais Marguerite continue d'avaler ces pilules prometteuses, chères et probablement inutiles. Comme tout le monde, elle préférerait pouvoir choisir sa mort, la date et la façon... Mais, bref, elle n'a pas envie de mourir. Pas encore. Quand elle l'aura, cette envie, aurait-elle la possibilité de choisir ? Probablement pas. Ne pas choisir, explique-t-elle à Stéphane, signifie amertume. Un mauvais goût dans la bouche, un dos arrondi, des épaules qui pèsent. Des pensées qui pèsent. Elle ne veut pas tout le temps y songer, à cette mort, mais néanmoins elle ne veut pas être lâche non plus. Elle se rappelle Montaigne et sa fameuse phrase sur la mort : *Le remède du vulgaire c'est de n'y penser pas*. Puis encore une deuxième : *La préméditation de la mort est préméditation de la liberté*.

La vieille dame a un tas de phrases comme ça dans la tête. Quand elle enseignait, elle en mettait sur le tableau en espérant que quelques étudiants les noteraient. N'efface pas ça, disait-elle à la fin de la classe, ça ne presse pas. Elle pourrait agrémenter ses conversations de citations mais par modestie ne le fait pas, histoire de ne pas étaler son savoir et de faire remarquer à ses interlocuteurs qu'il leur reste beaucoup à apprendre. Seule avec elle-même, elle pense à

*Fahrenheit 451*, entend les comédiens se réciter des livres entiers pour leur propre plaisir. Savoir tout un roman par cœur, quelle merveille! *Le Rouge et le Noir*? Trop long? *Adolphe*? *L'Étranger*? *L'Amant*? Des pensées de Pascal, peut-être? Celle sur le divertissement, par exemple?

S'endormir en contemplant une maxime, se réciter une scène de roman plutôt que de regarder la télé, s'endormir enlacée par des mots, des images, des résonances profondes, tomber dans le rêve, si c'était cela, la mort? Mourir sans savoir que le moment de quitter le monde, y compris sa propre famille, arrive?

La famille... Rien que d'y penser, Marguerite oublie et le sommeil et la mort. Elle se dit que Breughel aurait aimé peindre ses descendants, ce groupe de bons vivants gourmands, gourmets, joyeux et intelligents. Dès le plus jeune âge, ils apprennent à leurs enfants à aimer la nourriture et à goûter à tout. C'est ainsi que la petite Béatrice, fille d'Hélène et de Robert, deux ans, a avalé un soir quelques petits clous de tapissier — quelle affaire — pourtant il n'y avait aucun tapissier dans les environs. Tout ce que le médecin avait pu dire c'est qu'il fallait attendre le lendemain, espérer que l'enfant évacuerait tranquillement les clous sans qu'ils aient causé de dommage. Béatrice avait bonne digestion, heureusement, tout comme la petite Silka qui, âgée de huit mois, avalait des groseilles rouges, l'une après l'autre, se régalaient de leur acidité et les faisait suivre de fromage à goût fort, du vieux cheddar de préférence, pendant qu'Élise, qui est brillante et termine son doctorat en anthropologie visuelle, riait sans se soucier du régime alimentaire de sa fille. Il y a eu l'histoire de Niko aussi, que ses parents, tous deux médecins, croyaient atteinte de sinusite chronique jusqu'à ce que Maureen, la dentiste, — l'enfant avait alors six ans — lui

découvre dans le sinus maxillaire gauche un vieux sou en cuivre. Avait-elle, bébé, pris son nez pour sa bouche ? Enfin, la plupart de ces histoires de bambins prêts à tout avaler s'étaient toujours bien terminées, quand on les raconte tout le monde rit, touche du bois.

La nourriture joue donc un rôle prééminent dans la vie de ce groupe multinational, nourriture inclusive mais à base de cuisine française ou bien méditerranéenne avec un petit accent allemand révélant les origines de Marguerite qui a quitté l'Allemagne à l'âge de vingt ans mais en garde certains goûts et attitudes, même si ses fils se sont énergiquement tournés vers d'autres pays, la France et le Canada, au point où Michel n'a jamais mentionné ses origines à moitié allemandes à ses collègues.

L'accent... Marguerite a appris le français avec des Français de France et de Belgique, ce qui lui a donné une prononciation excellente du français international. Quant à l'anglais, elle l'a appris avec des professeurs allemands ce qui explique l'accent allemand dont elle n'arrive pas à se débarrasser. Tous les jours, les *th* anglais prononcés à l'allemande, c'est-à-dire comme un *s* ou un *z*, trahissent la vieille dame et font surgir la question détestable : *Where are you from*, question que les Canadiens anglais ont tendance à poser surtout à ceux et celles arrivés ici après la Seconde Guerre mondiale.

Annie enjoint à sa mère de répondre « de Scarborough » où Marguerite n'a jamais mis les pieds, mais la vieille dame prend la question trop au sérieux, ne réussit pas à dominer le vertige quand elle entend cette question provoquée par une curiosité qui l'indispose et la plonge pour la énième fois dans le tumulte des années 1933 à 1945. Viendrait-elle, serait-elle, Marguerite, fille de Theo et de Martha, de souche empoisonnée ?

Un jour, se dit Marguerite, je m’y prendrai. Je veux y voir clair, une fois pour toutes. J’irai visiter mes origines, examiner les actions de mes ancêtres, me laver, si nécessaire, non, me repentir de leur culpabilité si jamais il y en a. La dire dans un livre. En même temps, ça servira de leçon d’histoire à ceux, malheureusement nombreux, qui en ont besoin.



Que vais-je en faire, de ma bibliothèque, se demande un peu plus tard Marguerite en choisissant le roman qu’elle lira pendant une dizaine de minutes avant de s’abandonner au sommeil. Personne ne lira tous ces bouquins, surtout pas mes livres allemands, même pas ceux écrits en allemand par Theo, par mes grands-pères, mes oncles. En anglais, il n’y a que le roman sentimental écrit par Eva dans lequel la protagoniste se fait avorter, en 1940, thème audacieux faisant remarquer à l’époque les journaux londoniens. Le livre pourrait intéresser la jeune génération.

Et les autres reliques de son passé bourgeois, que vont-ils devenir ? Les couverts en argent massif, le service de table en porcelaine de la Manufacture royale de Berlin — la porcelaine la plus blanche du monde selon les experts — qui en veut vraiment ? La plupart des membres de la famille préfèrent la poterie artisanale, les couverts en acier inoxydable plus hygiéniques, les baguettes chinoises en bois ou en plastique, sans valeur particulière. Qui veut les tapis persans anciens dont celui dans sa chambre à coucher — voyons, il a un trou mal repris, c’est Michel qui un jour s’est installé dessus pour découper des images et accidentellement y a fait ce trou — tous ces objets ne conviennent pas à la jeune génération qui se veut légère de

possessions, comme Marguerite elle-même d'ailleurs... À bien regarder, elle ne possède pas tant d'objets que cela. Nous avons tout intérêt à jeter du lest, écrit Jules Romains selon les explications de ce mot que la vieille dame trouve dans le *Petit Robert*.

Des montagnes de choses abandonnées, chaises et tables, lits et sofas, étagères, édredons, oreillers, matelas et couvre-lits, assiettes ébréchées ou non, casseroles, poêles à frire et lampadaires s'échafaudent à la fin de presque chaque mois dans la cour de cet immeuble près du marché Saint-Laurent, témoins de la vie d'une personne disparue et ou décédée, selon les circonstances. À quoi ça sert de remplir sa demeure, ses placards, tiroirs et armoires de possessions et de vêtements? Un énorme camion vert arrive, avale en un tournemain et en faisant beaucoup de bruit ces objets qu'un être humain a autrefois chéris.

La vieille dame jette un autre coup d'œil sur sa chambre qui a un air de bibliothèque avec ses nombreuses étagères remplies de livres. Les universités n'en veulent pas non plus, de ces livres ayant voyagé avec elle de Berlin à Tunis, puis de Tunis à Berlin, de Berlin à Montréal, de Montréal à Addis Ababa, puis retour à Montréal, de là à Grand Forks (Dakota du Nord), Montréal encore et, plus tard, Guelph, finalement à Toronto, ne serait-ce pas le moment de se débarrasser de tous ces volumes? Mais comment? Les bibliothèques préfèrent les microfiches et le traitement robotisé des éditions virtuelles, se lamentent du manque de place, avec ces millions de livres publiés sur papier, année après année, malgré la technologie du virtuel qui mènera d'ailleurs sûrement et vite au viol des lois sur les droits d'auteur.

Marguerite pourrait distribuer les livres de sa propre plume aux membres de la famille qui n'en possèdent pas

encore, elle a toujours dix exemplaires de chaque ouvrage dans sa bibliothèque, parfois elle en envoie un à une amie, parfois elle en vend quelques-uns à des voisins qui ne savent pas quoi offrir à leurs amis. Mais au fond même dix, c'est trop. Pourtant elle reste fière de ce qu'elle a publié. Quand elle lit dans le *Globe & Mail* du 4 août 2007 que, dans sa nouvelle «The Bare Manuscript», Arthur Miller présente un romancier souffrant de ce qu'on appelle en anglais le *writer's block*, qui essaie de s'en sortir en écrivant une nouvelle sur la peau d'une femme nue, elle est très satisfaite d'avoir eu simultanément la même idée que Miller sans être au courant du texte de l'auteur américain et d'avoir écrit *L'homme-papier*, un roman dans lequel une femme écrivain imagine écrire sur la peau d'un homme. Oui, elle aime bien ses livres. Quand cette semaine sera finie, elle se remettra à l'écriture. Peut-être même qu'elle prendra des notes durant la semaine, si jamais le temps le permet.

Mais pour le moment il faut se préparer pour la nuit, regarder ce qu'il y a dans le frigo, prendre un bout de fromage, une tranche de pain allemand, quelques framboises achetées le matin et qui autrement risquent de se gâter. Boirait-elle un petit verre de vin rouge? Stéphane soutient que ça fait du bien.

Neuf heures du soir, Marguerite se couche, lit une dizaine de pages, éteint la lumière quand ses yeux ne veulent plus suivre les mots. Allongée d'abord sur le dos, ce qui ne semble pas confortable à la longue. Elle préférerait s'endormir couchée sur le côté gauche, même si Ma déconseillait autrefois cette position, disant que cela fatiguait le cœur. Tant pis, ce sera encore une fois cela, malgré les possibles conséquences.

La vieille dame s'endort vite comme toujours. Elle rêve. Elle se retrouve dans la cour de son immeuble, au pied



d'une montagne d'objets jugés inutiles. Elle a l'impression qu'en cherchant bien elle y retrouvera la grande paire de ciseaux dont son père se servait pour découper des articles de journaux. Il la gardait dans le tiroir de droite de son bureau. Plus tard, ayant hérité de ces ciseaux, Marguerite a fait pareil, puis un jour l'instrument qui coupait si bien a disparu. Là, dans la cour de l'immeuble, elle fouille, elle cherche, elle en a besoin des ciseaux paternels qui lui semblent indispensables alors qu'elle ne s'en est pas servi depuis des mois... Que c'est donc fatigant de s'attaquer au passé, elle commence à en avoir le vertige, à perdre son souffle... Déjà, elle entend l'énorme camion qui, la gueule résolument ouverte, pénètre dans la cour de l'immeuble. Mais cette fois-ci, il claironne en plus une sorte de chanson militaire au rythme énergique et répétitif: *Where are you from? Where are you from? Where are you from?*



# TABLE DES MATIÈRES

I VIEILLESSE .....	9
II FRAGMENTS D'UNE ENFANCE ALLEMANDE .....	35
LE SEXE FÉMININ .....	37
NÉ DE PARENTS BLANCS .....	41
PROMENADE À BICYCLETTE .....	45
RANDONNÉE PÉDESTRE .....	49
LA MAISON AU BORD DE LA MER .....	51
UNE VISITE .....	53
LE MISSIONNAIRE .....	57
LES AUTRES GRANDS-PARENTS .....	61
LES ENTERREMENTS .....	65
LES ENFANTS AVEUGLES .....	67
LE SINGE ET LE COUTEAU .....	69
HAUS VATERLAND .....	71
DÉJEUNER AU REICHSTAG .....	73
BRAUNLAGE .....	77
BRAUNLAGE ENCORE .....	79
LA SIESTE INTERROMPUE .....	83
LES MIRABELLES .....	85
LES FILETS .....	89
LA FORÊT AUX MUGUETS .....	91

LA VIOLENCE .....	95
LE GESTE FINAL .....	99
PARENTHÈSE .....	103
<b>III EUX .....</b>	<b>107</b>
ROME .....	109
PARENTHÈSE .....	127
MAGDEBOURG .....	129
PARENTHÈSE .....	147
BERLIN .....	153
PARENTHÈSE .....	177
<b>IV LES ANNÉES DÉSASTREUSES .....</b>	<b>179</b>
AVANT-PROPOS .....	181
L'INDESCRIPTIBLE .....	183
PARENTHÈSE .....	195
LA QUOTIDIENNETÉ .....	197
PARENTHÈSE .....	205
RÉSISTANCE .....	207
LES FILLES DIFFICILES .....	211
PARENTHÈSE .....	223
LA GUERRE .....	225
PARENTHÈSE .....	237
<b>V LE VA-ET-VIENT .....</b>	<b>239</b>
OÙ ? .....	241
<b>VI FIN DE PARCOURS .....</b>	<b>247</b>
<b>DATES ET FAITS IMPORTANTS, ET MESURES LÉGISLATIVES</b>	
<b>DU RÉGIME NAZI .....</b>	<b>257</b>
<b>OUVRAGES CONSULTÉS .....</b>	<b>261</b>





LES PUBLICATIONS DE MARGUERITE ANDERSEN CHEZ D'AUTRES  
ÉDITEURS :

FICTION

- *Doucement le bonheur*, roman, Sudbury, Prise de parole, 2006.
- *Parallèles*, roman, Sudbury, Prise de parole, 2004, finaliste, Prix du Gouverneur général et Prix Trillium.
- *Bleu sur blanc*, récit poétique, Sudbury, Prise de parole, 2000, finaliste, Prix du Consulat général de France à Toronto et Prix Trillium.
- *Les crus de l'Esplanade*, nouvelles, Sudbury, Prise de parole, 1998, finaliste, Prix Trillium.
- *La bicyclette*, nouvelles jeunesse, Sudbury, Prise de parole et Centre FORA, 1997.
- *La soupe*, roman, Sudbury, Prise de parole et Montréal, Triptyque, 1995, Grand Prix du Salon du livre de Toronto.
- *Conversations dans l'Interzone*, roman écrit avec Paul Savoie, Sudbury, Prise de parole, 1994.
- *La chambre noire du bonheur*, roman jeunesse, Montréal, Hurtubise, 1993, Deuxième édition : Tournai Gammart-Fleurus, (Belgique), 1996.
- *L'homme-papier*, roman, Montréal, les éditions du remue-ménage, 1992.
- *Courts métrages et instantanés*, nouvelles, Sudbury, Prise de parole, 1991.
- *L'autrement pareille*, prose poétique, Sudbury, Prise de parole, 1984, Publié en traduction anglaise sous le titre *Dreaming Our Space*,

l'auteure et Antonio D'Alfonso, trad., Toronto. Guernica, 2003.

#### NON-FICTION

— *Paroles rebelles*, Marguerite Andersen et Christine Klein-Lataud, dir., Montréal, les éditions du remue-ménage, 1975.

— *Mother was not a person*, écrits de femmes montréalaises, Marguerite (Margret) Andersen, éd., Montréal, Content Publishing et Black Rose, 1972 et 1975.

— *Mécanismes structuraux*, méthode de phonétique corrective, en collaboration avec Huguette Uguay, Montréal, Centre de Psychologie et de Pédagogie, 1967.

— *Claudel et l'Allemagne*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1965.

#### TRADUCTIONS

— Louie Palu et Charlie Angus, *Industrial Cathedrals of the North / Les cathédrales industrielles du Nord* (Marguerite Andersen, trad.), Between the Lines et Prise de Parole, 1998, 91 p.

#### THÉÂTRE

— *La fête*, Prix O'Neill-Karsh, mises en lecture en 1998 : Théâtre la Catapulte (Ottawa) et Théâtre du Nouvel-Ontario, Sudbury.

— *Christiane: Stations in a Painter's Life*, Festival The Gathering, Factory Theatre, Toronto, 1996.

— *Le Témoin*, pièce sur un épisode de l'histoire franco-ontarienne, première mise en lecture par Esther Beauchemin, mai 2007.

Marguerite Andersen est depuis 1998 l'éditrice de la revue littéraire *Virages, la nouvelle en revue*.







Mes remerciements vont à mon fils Marcel, premier lecteur de ce texte ; il m'a donné de son temps et de très bons conseils. Et à Silka, deux ans, mon arrière-petite-fille, qui m'a appelée *crazy Omi*, folle petite grand-mère, quand un soir, en juillet 2008, j'ai dansé avec elle dans son jardin au Nicaragua.

L'auteure remercie le Conseil des arts de l'Ontario de l'aide financière qu'il lui a accordée pour écrire ce roman.

Les Éditions L'Interligne  
261, chemin de Montréal, bureau 310  
Ottawa (Ontario) K1L 8C7  
Tél. : 613-748-0850 / Téléc. : 613-748-0852  
Adresse courriel : communication@interligne.ca  
www.interligne.ca

Œuvre de la page couverture : Suzanne Richard  
Graphisme : Estelle de la Chevrotière  
Correction des épreuves : Lyse Ward  
Distribution : Diffusion Prologue inc.

Les Éditions L'Interligne bénéficient de l'appui financier du Conseil des Arts du Canada, de la Ville d'Ottawa, du Conseil des arts de l'Ontario et de la Fondation Trillium de l'Ontario. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Les Éditions L'Interligne sont membres du Regroupement des éditeurs canadiens-français (RECF).



Conseil des Arts  
du Canada



ONTARIO ARTS COUNCIL  
CONSEIL DES ARTS DE L'ONTARIO



THE ONTARIO  
TRILLIUM  
FOUNDATION LA FONDATION  
TRILLIUM  
DE L'ONTARIO



Canada



Ce livre est publié aux Éditions L'Interligne à Ottawa (Ontario), Canada. Il est composé en caractères Minion, corps douze, et a été achevé d'imprimer sur du papier Enviro 100 % recyclé par les presses de Marquis imprimeur (Québec), en juillet 2009.

## Le figuier sur le toit, Marguerite ANDERSEN

— D'OU VENEZ-VOUS? À quelques jours de son 84<sup>e</sup> anniversaire, Marguerite a encore du mal à répondre à cette question qui la hante depuis la chute de l'Allemagne nazie. Exilée et errant à travers le monde, laissant ses parents à Berlin, Marguerite sait qu'elle a porté l'uniforme nazi pendant son adolescence sans trop savoir ce qu'il signifiait.

La vieille dame cherche dans les replis de sa mémoire. Pourtant, elle ne se voit pas habillée de l'uniforme de la jeunesse hitlérienne. Une image persiste. Une scène jaillit du fond de son inconscient. Elle est à la campagne. C'est l'automne. Au bout d'un champ qui n'a pas été labouré elle voit un groupe de femmes en vêtements rayés noirs et blancs, avec le Judenstern, l'étoile de David. Quand était-ce? Où était-ce? Que faisait-elle là? Avec qui était-elle? Portait-elle l'uniforme? Le souvenir reste imprécis. Rien que l'image d'un champ vide, avec, au loin, contre une rangée d'arbres, ces femmes détenues. Des chiens. Des hommes armés. Et elle, frappée d'horreur, interdite de peur. En train de se détourner, de s'éclipser, de fuir.

Ces souvenirs douloureux juxtaposés à la vie et à l'amour qu'elle partage avec ses enfants et sa famille à travers le monde et au Canada, à la honte, qui la fait fuir, et à son sens d'appartenance, telles les racines du figuier qu'elle fait pousser sur le toit de son immeuble, composent l'univers de cet être qui a toujours su rêver.

*Marguerite ANDERSEN a vécu dans différents pays d'Europe, d'Afrique et d'Amérique du Nord. Elle possède un doctorat de l'Université de Montréal et un doctorat honorifique de l'Université Mount Saint Vincent (Halifax) où elle a, pendant deux ans, tenu la chaire d'études féministes. Elle a publié plus d'une quinzaine de romans, de recueils de poèmes en prose et de nouvelles. Depuis 1998, elle est l'éditrice de la revue Virages.*